

Commissioned by Public Art Fund.

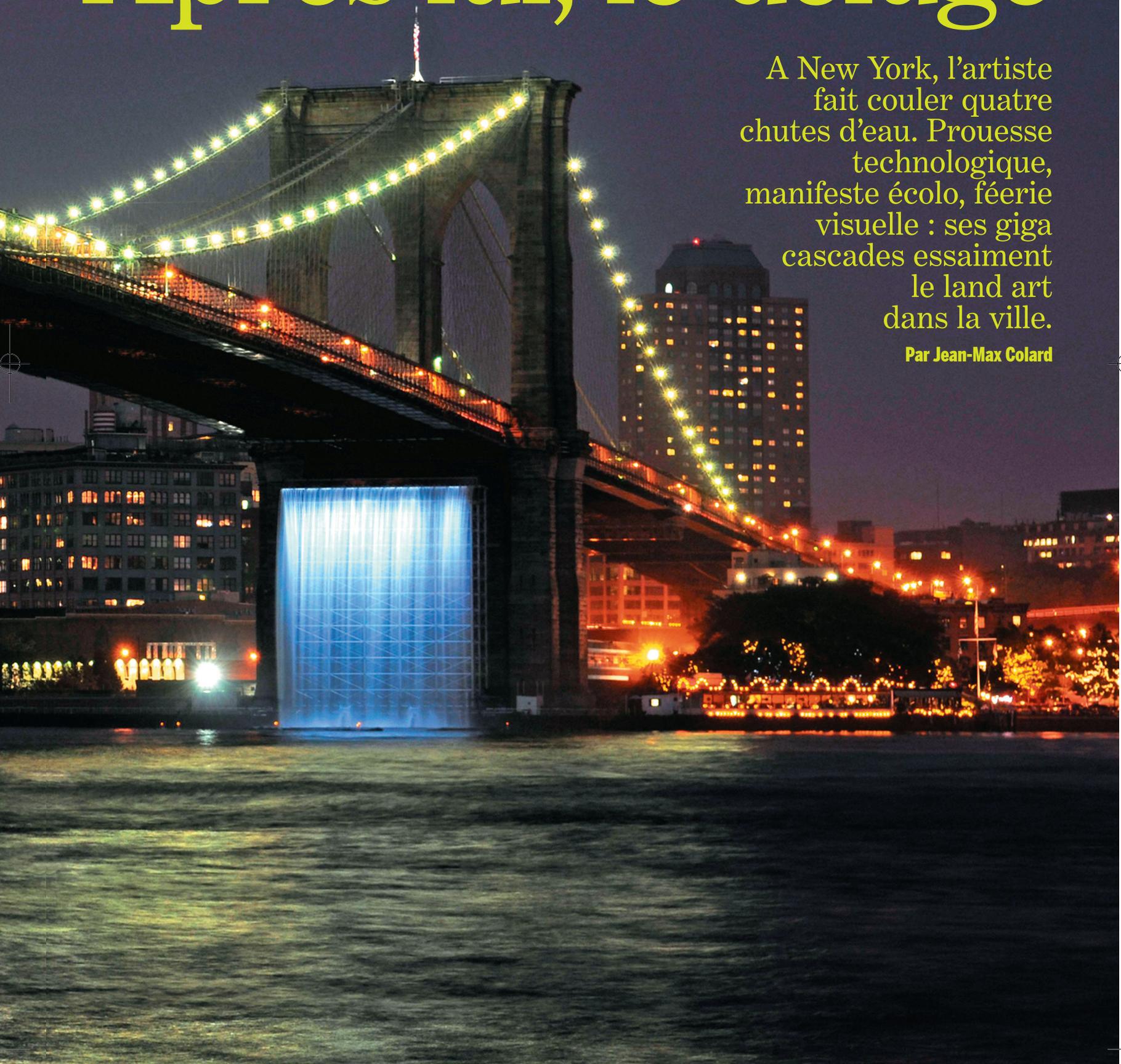
Les *Waterfalls* by night, sous le pont de Brooklyn :
la machinerie disparaît, la féerie s'empare de la ville.

REPORTAGE **SOUS LES CASCADES DE NY**

Olafur Eliasson Après lui, le déluge

A New York, l'artiste fait couler quatre chutes d'eau. Prouesse technologique, manifeste écolo, féerie visuelle : ses giga cascades essaient le land art dans la ville.

Par Jean-Max Colard



REPORTAGE SOUS LES CASCADES DE NY

Contre toute attente, la première impression offerte par la vue des quatre *Waterfalls*, immenses chutes d'eau artificielles installées par l'artiste danois Olafur Eliasson dans la baie de Manhattan jusqu'en octobre, c'est une pointe de déception. Avec leurs échafaudages métalliques apparents, leur allure de building-fontaine, ces chutes d'eau ne provoquent pas d'emblée l'adhésion empathique du spectateur; ne rejouent pas le sublime des paysages romantiques, ni la féerie kitsch des décors de Disneyworld. Une désillusion volontaire : "J'aime montrer la machinerie", commente l'artiste.

C'est donc un sentiment collectif de désenchantement qui parcourt New York à l'ouverture, fin juin, de ce vaste projet d'art public, mais financé par des fonds privés à hauteur de 15 millions de dollars. La faute au manque de puissance de la chute d'eau ? "L'eau ne tombe pas en cascade, mais sous la forme d'une pluie vaporeuse, commente la journaliste du *Sun*, Sandy Ikeda. Et peut-être qu'avec un plus grand volume d'eau, continue-t-elle sévèrement, cela ressemblerait moins à la vitrine d'un centre commercial, et plus à, justement, une chute d'eau."

De leur côté de la rive, les adeptes de Brooklyn pointent le "Manhattan-centrism" d'un pro-

jet accusé de tourner le dos au reste de la ville, alors même que l'œuvre, répartie en quatre sites différents dans la baie – sur Governor's Island, sous le pont de Brooklyn, au large du Manhattan Bridge et le long de la Brooklyn Heights Promenade –, se donne à voir sous plusieurs facettes, soulignant au contraire la complexité de la ville.

Plus directement politiques, d'autres critiques reprochent au maire et homme d'affaires Michael Bloomberg d'avoir sorti de sa poche 13 millions de dollars, soit quasiment le budget municipal annuel consacré à l'éducation. Dans le monde de l'art, légère déception de ceux qui se souviennent avec une émotion intacte du soleil zénithal, et proprement extatique, que

l'artiste danois avait installé dans le Turbine Hall de la Tate Modern de Londres, l'œuvre la plus célèbre de cet artiste qui s'ingénie notamment à rejouer dans les musées ou, comme ici, in situ, les effets de la nature. Enfin, mesurant cette déception à l'aune de l'histoire, la critique d'art du *New York Times*, Roberta Smith, approfondit la réflexion : "Les *Waterfalls* sont les vestiges d'un Eden primordial, les signes esthétiques et inquiétants (uncanny) d'un passé naturel non urbain de New York qui n'a en vérité jamais existé."

York qui n'a en vérité jamais existé."

Mais, de nuit, soudainement, tout change. Après la déception initiale, on assiste au retour inattendu de l'illusion spectaculaire. A la tombée du jour, sur la promenade de Brooklyn ou de Manhattan Downtown, et tandis qu'au sommet d'un building les mots "Watch Tower" apparaissent en écran géant comme un avertissement et une invitation au regard, une petite foule contemple en silence le spectacle chatoyant de cette eau d'artifice. Et l'on mesure, du coup, la complexité grandissante de cette œuvre, qui ne se livre pas tout entière au premier regard.

"Take your time", avait d'ailleurs prévenu quelques mois auparavant Olafur Eliasson, via le titre de sa double et prestigieuse exposition au Moma et au PS1, à New York. Il y déclina l'autre partie de son œuvre, suite d'expériences optiques, de sculptures kaléidoscopiques, de lustres

gyroscopes, de projections avec miroirs, d'architectures lumineuses qui forment, de salle en salle, une expédition visuelle, une aventure de l'œil.

"Prenez votre temps", donc. Si, de jour, les *Waterfalls* et leurs échafaudages apparents ont l'allure d'un building en cours de construction, si elles participent ainsi au paysage industriel et à l'hyperactivité "terre-mer-ciel" de l'East Riverside – avec martèlement incessant des Brooklyn et Manhattan Bridges, rythmés par le défilé des voitures et des trains, vols tournants d'hélicoptères sur les

“ J'essaie toujours de faire du spectateur la partie exposée, en mouvement, dynamique.”

tours de Wall Street et avions en descente vers les aéroports de Newark ou La Guardia –, de nuit, les échafaudages disparaissent.

Et, sous l'éclairage du

Brooklyn Bridge, c'est *Waterfall... in love* : la chute d'eau forme alors un rideau scintillant, tout nouveau point d'orgue du show son et lumière grandeur nature offert par la vision spectaculaire et "Broadway à souhait" de New York City by night. Enfin, vers 22 heures, les quatre *Waterfalls* s'éteignent et se fondent parmi la masse sombre des buildings de Brooklyn et des grues de Seaport, dans la nuit jamais entièrement noire de Big Apple.

De jour, de nuit. Mais entre ces deux réceptions très différentes, une autre réalité s'impose : en deux semaines à peine, les *Waterfalls* font désormais partie du paysage, et se sont même imposées parmi les sites touristiques les plus prisés de la City. On les retrouve d'ailleurs filmées sous tous les angles sur internet : de près comme de loin, du haut du pont de Brooklyn ou vues d'hélicoptère. Un déluge d'images.

La preuve encore avec le "Waterfalls Tour", croisière d'une demi-heure dans la baie de Manhattan proposée par diverses compagnies touristiques au large de la statue de la Liberté et au plus près des chutes d'eau. Visite guidée : la voix d'Olafur Eliasson lui-même, diffusée à travers des haut-parleurs, assure le commentaire. Sur le retour, on s'installe à l'étage du Pier 17, où s'est ouvert pour l'occasion un "Waterfalls Café". Là, des couples et des familles se prennent en photo à tour de rôle avec, à l'arrière-plan de la photo souvenir, les chutes d'eau d'Eliasson. "Quand je pense au nombre de gens qui vont repartir chez eux avec une œuvre d'Olafur Eliasson dans leur appareil photo, sur leur ordinateur ou leur téléphone portable, commente l'artiste Thomas Saraceno, ami d'Eliasson de passage à New York, je trouve ça vraiment incroyable. Peu d'artistes ont une telle capacité de diffusion. Dès mon arrivée à New York, le chauffeur de taxi à qui j'ai demandé de m'emmener voir les *Waterfalls* trouvait ça un peu décevant, comme tout le monde au début, et me dit avoir préféré The Gates de Christo quelques années plus tôt dans Central Park. Je ne me souviens pas avoir jamais eu une conversation sur l'art avec un chauffeur de taxi !"



De jour, sur la promenade de Brooklyn

Olafur Eliasson, photo Julienne Schaefer



LE TEMPLE DU SOLEIL

Coup de force et de génie absolument sublime d'Eliasson : fin 2003, un grand disque jaune irradie de son énergie solaire le Turbine Hall de la Tate Modern de Londres. C'est *The Weather Project*, phénomène para-naturel visité par 2 à 3 millions d'adorateurs.

Olafur Eliasson, photo: Jens Ziehe

Un art de masse : c'est en effet à cette échelle qu'il faut penser les coups de force d'Eliasson, mélange d'économie, de technologie et d'esthétique. Si la notion de "culture de masse" existe depuis les années 1930, si l'art du XX^e siècle n'a cessé d'en explorer les implications, cette massification s'est longtemps pensée, notamment dans les années 1960 avec le pop art, à l'échelle du foyer domestique et son salon TV pour les mass media. Mais avec des artistes comme Eliasson, ou Christo avant lui, qui emballa le Pont-Neuf de Paris ou le Reichstag de Berlin, la notion d'un "art de masse" se pense à une échelle encore élargie.

A la fois superproduction culturelle issue de son immense atelier berlinois et vaste ingénierie technologique, œuvre de land art, mais ramenée dans le paysage urbain, et au propos écologique largement compréhensible, les *Waterfalls* d'Eliasson, son *Weather Project* de la Tate de Londres ou encore le double soleil couchant simulé par l'artiste dans la petite ville hollandaise d'Utrecht sont des événements emblématiques d'une industrie culturelle croissante de l'art contemporain, et du règne montant de l'"eventocratie", selon le terme tout récent du curateur Massimiliano Gioni.

Et sous cet angle, les échafaudages métalliques des chutes d'eau font encore penser aux structures métalliques qui préparent les mégaconcerts de rock, comme celui de Bon Jovi par exemple, qui rassembla cette semaine des

millions de spectateurs dans Central Park. "Je considère mes œuvres comme des producteurs de phénomènes, au même titre que des machines, qu'un décor de théâtre, produisant un effet plus ou moins grand d'illusion, commente l'artiste. Mon objet n'est pas de réinitier le débat nature-culture, ou d'opposer la nature à l'artifice, mais plutôt d'ouvrir la possibilité d'une expérience naturelle dans un cadre urbain. Plus que tout, c'est l'expérience vécue par le spectateur qui m'intéresse. Avec les *Waterfalls*, j'espère offrir à chacun une expérience qui puisse cependant être partagée avec le plus grand nombre."

Un art de masse donc, mais à condition de ménager une place pour la singularité de chacun, d'offrir une expérience toute singulière au sein de la monstration massive de l'œuvre. Et de fait, nombre d'œuvres d'Olafur Eliasson portent des titres qui interpellent directement le spectateur et sa subjectivité singulière : *Take Your Time*, *Your Negotiable Panorama*, *Your Sun Machine*. "Le monde des musées et des expositions rend le public trop souvent passif, au lieu de l'activer, répète-t-il régulièrement. Pour ma part, j'essaie toujours de faire du spectateur la partie exposée, en mouvement, dynamique."

Et dans ce jeu de variations visuelles, face aux diverses apparitions et significations des *Waterfalls*, on se dit qu'Olafur Eliasson est à bien des égards un artiste impressionniste – sauf que ce n'est pas tant son regard sur le spectacle mouvant du monde qui l'intéresse, que celui du spectateur. A l'image de cette autre installation tout aussi artificielle et contemplative qu'on avait pu voir à la Biennale de Venise en 2005, simple ligne d'horizon en néon, placée à hauteur des yeux dans un espace muséal entièrement noir, variant lentement de couleur, passant du bleu au rouge, du jaune au vert : *Your Activity Horizon*. ■

The New York City Waterfalls Jusqu'au 13 octobre

Olafur Eliasson en temps et en œuvres



1967 Naissance à Copenhague (Danemark). Il passe son enfance en Islande, d'où son rapport intense à la nature.

1989-1995 Etudes à la Royal Danish Academy of Fine Arts de Copenhague.

1993 S'installe à Berlin, où il vit et travaille.

1997 *Green River* : des rivières de plusieurs villes teintées en vert avec des colorants naturels.

1998 *Waterfall* : premières chutes d'eau installées dans la cour intérieure d'un musée à Graz, en Autriche, ou dans le Palacio de Cristal, à Madrid. Avec échafaudages déjà apparents, mais loin de la dimension monumentale des *Waterfalls* de New York.

1999 *Double Sunset* : à Utrecht, en Hollande, un soleil artificiel provoque un double soleil couchant. Un phénomène aux limites de la science-fiction.

2001 *The Mediated Motion* : au musée de Bregenz, en Autriche, le spectateur fait une expédition à travers brouillard épais, mares croupissantes et rivières polluées.

2002 *Lava Floor* : un champ de lave noire importée d'Islande recouvre tout le hall du musée d'Art moderne de la Ville de Paris, qui lui consacre une vaste exposition personnelle.

2003 *The Weather Project* : dans la Turbine Hall de la Tate Modern de Londres, un immense soleil jaune et zénithal et un plafond tout en miroirs. Zen et extatique. La même année, Eliasson représente le Danemark à la 50^e Biennale de Venise avec *The Blind Pavilion*.

2005 *BMW H2R* : invité par la marque automobile BMW à concevoir avec ses ingénieurs la 16^e BMW Art Car.

2006 Un ascenseur noir et parano dans la boutique Vuitton des Champs-Élysées.

2007 *Pavilion 2007*, construit dans les jardins de la Serpentine Gallery de Londres.

2008 *Take Your Time* : signe de sa reconnaissance internationale, le Moma et le PS1 lui consacrent une exposition personnelle. Juste avant l'ouverture des *New York City Waterfalls*.

2009 Construction de l'opéra d'Oslo, en Norvège et de l'Icelandic Concert and Conference Center de Reykjavik, en Islande.